

CHAPITRE IX

LES CONFRÉRIES RELIGIEUSES - SAINTS- CHORFAS - PRÊCHEURS

L'influence politique que les confréries religieuses possèdent au Maroc est difficilement évaluable.

Dans les époques de paix et de prospérité, elle est probablement peu considérable, mais le germe de fanatisme qui ne peut jamais être extirpé de cette organisation devient dans certaines circonstances un facteur dangereux.

Au Maroc, on trouve un grand nombre de familles chérifiennes descendant du Prophète et en particulier du sultan régnant. En tant que chérifs, leurs membres ont revendiqué dans le passé et ont obtenu de grands privilèges. Ils sont universellement respectés non seulement parce qu'ils forment une caste noble et religieuse, mais aussi en raison de leur influence locale, dont ils usent pour apporter leur médiation entre les autorités temporelles et les gens des tribus. Ils sont considérés à cause de la baraka attribuée à tous les descendants du Prophète, comme des hommes non justiciables des lois communes et certains hommes choisis parmi les grandes familles possèdent une influence et un pouvoir extraordinaires. Leurs avis sont recherchés et suivis en toute chose par les paysans et leurs décisions sont acceptées comme conclusion à tous les conflits même si parfois leurs jugements sont contraires aux lois intangibles de l'Islam.

Non seulement les chorfas échappent au régime du droit commun, mais ils sont considérés comme ne méritant aucun châtement quand ils commettent une faute, Cette impunité aux lois divines et humaines leur donne des possibilités illimitées dont ils peuvent très vite tirer avantage, pour pratiquer des exactions, simples peccadilles acceptées en silence par le peuple qui voit ou fait semblant de voir dans tous les faits et gestes de leurs chorfas la main de Dieu.

Vivant largement d'offrandes qui leur sont apportées à eux ou aux tombeaux de leurs ancêtres par de pieux pèlerins et grâce à un système de redevances religieuses, les familles chérifiennes forment une caste tout à fait à part, et, bien que fréquemment assez corrompues, elles ont souvent rendu de grands services en apaisant les conflits entre tribus, et en évitant des combats sanglants. Pour cette classe, l'invasion européenne ou toute forme de gouvernement stable et juste est le signal de la ruine, et il n'est pas étonnant que ce soit les familles chérifiennes qui se soient opposées à toute espèce de réforme dans le passé. L'arrivée des Français dans le pays fut le signal de l'anéantissement de la puissance irrégulière de ces familles, non pas, on peut le dire, qu'elles aient été l'objet d'une précaution quelconque, mais parce que la paix et la sécurité existant dans le pays, elles devenaient sans utilité.

Les luttes intestines entre les tribus cessèrent à l'avènement d'une bonne administration et l'intervention des chorfas cessa en même temps.

Un système d'impositions régulières et justes mit fin aux prélèvements arbitraires de ces familles, car il n'y avait plus nécessité pour les tribus de leur payer de grosses redevances comme elles le faisaient autrefois pour éviter d'en payer de plus fortes au maghzen.

Bien que la politique de la France ait tenté de maintenir plutôt que de diminuer les grandes familles influentes au Maroc, les événements ont néanmoins amoindri leur réputation et leur prestige. Les indigènes eux-mêmes les ont abandonnées.

Les services spirituels qu'ils promettaient ou rendaient, payés à un prix assez élevé, ne sont plus aussi recherchés que les avantages matériels plus sensibles qu'apporte un bon gouvernement.

L'indigène a vu qu'il pouvait réclamer, comme un droit et non comme un privilège, la justice et l'aide qu'il lui fallait payer très cher jadis, sans être assuré de les obtenir.

Les célèbres familles chérifiennes d'Ouezzan, de Bou Jad et de Tameslhot sont obligées maintenant de vivre de plus en plus du revenu de leurs terres, parce que les offrandes des fidèles diminuent. Le Marocain, qui jadis consacrait une partie de sa fortune à des « placements » religieux improductifs, sous forme d'offrandes aux chorfas, utilise son argent d'une façon plus pratique. Il respecte encore les chorfas, et baise encore le bas de leur robe, mais il garde son argent.

Cette diminution progressive des hommages rendus aux descendants actuels du 'Prophète n'a pas entamé d'une façon sensible la grande vénération qu'on porte aux tombes des saints.

De ces deux cultes, celui qui s'adresse aux morts est bien préférable à celui qu'on peut porter aux vivants, car les premiers sont incapables de provoquer des soulèvements ou des révoltes.

La politique française a été habile en ce qui concerne les lieux saints et les tombes pour lesquelles les autorités exigent le plus grand respect, allant jusqu'à favoriser par leur aide administrative et par leurs dons l'embellissement des tombeaux et des mosquées lorsque l'occasion s'en présente.

C'est ce respect pour la personne des saints et des marabouts morts et les légendes qui les entourent qui a donné une impulsion si forte et si tenace aux confréries ou sectes du Maroc.

L'étude de l'origine des confréries sortirait du cadre de cet ouvrage, il suffira de noter que beaucoup d'entre elles ont été fondées aux premiers temps de l'Islam, quelque temps même avant les khalifes de Badgad dont les goûts littéraires et l'érudition introduisirent les idées des philosophes hindous et grecs dans une religion dont le principal caractère est la simplicité et l'absence d'imagination. On peut même dire que la seule erreur commise par Mohammed en établissant les fondements de l'Islam fut de priver ses disciples futurs de ce qui est si nécessaire aux Orientaux : une certaine atmosphère de mysticisme.

Mais l'oubli se répara de lui-même, car une religion si prosaïque était inconciliable, à cause de son aridité, avec la nature et la tradition des Arabes.

Une des premières innovations fut celle de la *baraka* ou privilège héréditaire de sainteté appartenant aux descendants du Prophète, doctrine dont l'apparition fut en grande partie cause de la première grande scission qui se produisit dans l'Islam entre les Sunnites et les Chiites. A la fin du second siècle de l'Hégire, les traditions panthéistes et l'influence des Grecs et des Hindous avaient tellement pénétré l'Islam, qu'un vieux culte surgit sous un nouveau nom : le soufisme. On en retrouve les traces dans les doctrines des sectes et des confréries actuelles du Maroc.

Il ne serait pas possible à un soufisme plus actif de pénétrer dans ce pays, mais cette trace légère suffit à montrer que la doctrine entière est née en dehors de l'orthodoxie islamique.

Pour le soufi, le monde est une illusion. C'est simplement un ensemble de formes et l'enveloppe de choses qui n'ont pas d'existence réelle, car elles sont seulement un reflet de la lumière et de l'ombre de l'essence divine. Ceci étant posé, le soufi considère que le plus haut idéal de la vie et son ultime but c'est l'anéantissement de toute individualité dans l'océan et l'infini divin.

On imagine, facilement, comment une telle doctrine peut être incomprise et mal interprétée par un peuple ignorant; aujourd'hui, au lieu d'un soufisme pur, avec sa poursuite d'un idéal, on trouve un grand nombre de sectes, se recommandant toutes du soufisme, mais dont la plupart s'éloignent beaucoup de ce principe originel. Malgré la difficulté de comprendre les théories du soufisme pour le commun qui les adopte, l'essor des confréries a été considérable: peut-être même à cause de cette incompréhension, la philosophie fondamentale a été oubliée, elle a été remplacée par une croyance d'autant plus ancrée qu'elle est moins explicable, c'est que la répétition de certaines prières ou versets du Coran permet d'obtenir ce qu'on désire: l'effacement de la personnalité. Il est remarquable qu'aucune formule cabalistique n'est employée pour ces *dikr* (ou oraison) et que, même pour le musulman le plus austère, il serait difficile de trouver une hérésie dans les pratiques extérieures et visibles des confréries.

Or, bien que dans toute l'Afrique du Nord la plus grande partie de la population soit du rite malékite, ces sectes sont tellement imprégnées de soufisme, et même de néoplatonisme, qu'elles sont, en fait, toutes absolument hétérodoxes.

Afin que l'on puisse se rendre compte de l'importance de ces sectes, quelques mots seulement sont nécessaires, car leur puissance réside particulièrement dans la façon dont leurs différents rouages sont en rapport les uns avec les autres et dans l'obéissance passive donnée aux mots d'ordre du chef suprême.

Chaque confrérie a sa zaouïa centrale ou sanctuaire; où le chef de la secte réside ou bien où est enterré le fondateur de l'ordre. De ce point sont expédiés les ordres et par l'intermédiaire des zaouïas secondaires, placées sous la coupe de *cheikhs* et de *moqqadems*, les instructions parviennent aux fidèles.

Les plus grandes zaouïas se composent habituellement d'un groupe de bâtiments comportant une mosquée et des logements pour les pèlerins, des salles pour l'enseignement des tolbas ou écoliers, qui sont entretenus par les ressources de la fondation locale. C'est dans ces zaouïas que se donne l'initiation aux fidèles et que les membres de la confrérie se réunissent de temps en temps pour des cérémonies religieuses.

Il est bien peu de villes au Maroc qui n'aient au moins une demi-douzaine de zaouïas consacrées à différents saints.

Et partout aussi dans les campagnes on trouve des zaouïas, consistant seulement en une hutte de chaume construite dans le voisinage du tombeau d'un saint, mais qui servent néanmoins de lieu de rendez-vous pour les adeptes, et sont le but de longues et pénibles pérégrinations. Il n'est pas nécessaire que les cheikhs de la confrérie ni même son fondateur soient des descendants du Prophète, bien qu'en fait il en soit souvent ainsi.

Dans quelques sectes, le choix du chef suprême se fait par élection; dans d'autres, il est héréditaire comme c'est le cas pour la famille d'Ouezzan.

Dans d'autres enfin, il n'est ni électif ni héréditaire, car on laisse à la puissance divine le soin de révéler le nom du nouveau cheikh. Dans ce dernier cas, à la mort du chef de la confrérie, on ne fait rien pour désigner ou découvrir son successeur.

En temps opportun, on apprend qu'un certain disciple, en un certain endroit, est devenu le nouveau cheikh, et il est accepté aussitôt comme directeur spirituel par tous. On ne réclame de lui aucun miracle ni aucun signe ou preuve justifiant sa désignation; il peut être et est généralement pauvre, et il n'est pas nécessaire qu'il ait des titres personnels à cette distinction.

Il n'y a aucun doute que ce curieux système de nomination des chiouks religieux, bien que rare et de moins en moins pratiqué, est un exemple du secret avec lequel les confréries trament leurs plans et choisissent leur caïd, sans que celui-ci lui-même en soit avisé à

l'avance. Le mot d'ordre est envoyé subrepticement à tous les chefs de zaouia et à jour fixé on annonce aux fidèles qu'un nouveau cheikh est apparu à tel endroit. Les serviteurs des zaouias, à des centaines de milles de distance sont avertis à la même heure et le peuple crédule vient en cela la main de Dieu.

Les derkaouâ sont la principale secte qui suit cet usage.

Le cheikh suprême nomme les *chiouks* secondaires qui à leur tour nomment les *moqqadems*, ou chefs locaux, qui ont le droit d'initier les fidèles et qui sont les agents collecteurs d'offrandes. Les prescriptions générales sont d'une nature assez élevée; chasteté, patience, pauvreté, obéissance et prières sont les principales recommandations, bien que, entre le « *derviche* » qui abandonne le monde et le « *khoddam* » qui est simplement un novice, les règles de conduite et de vie diffèrent.

L'importance de ces confréries religieuses marocaines repose entièrement sur l'influence politique qu'elles peuvent exercer. Quand elles sont en temps ordinaire abandonnées à elles-mêmes, elles ne sont pas autre chose que des institutions religieuses et des associations de secours et cela tant que leur puissance cachée n'est pas appelée par les circonstances à entrer en jeu. C'est seulement quand elles se trouvent en contact avec l'Europe et les Européens que leurs principes religieux s'imprègnent de xénophobie. La « *jihad* » ou guerre sainte qui serait conduite par des confréries religieuses du Maroc réunies pourrait être très dangereuse, mais elle est heureusement improbable.

La famille chérifienne la plus réputée est peut-être celle d'Ouezzan. Issue du Prophète, elle peut se targuer d'une lignée ininterrompue de treize siècles bien qu'elle ait seulement acquis sa célébrité depuis quelques centaines d'années.

Avant cette époque, elle vécut probablement la vie des familles pieuses de haute souche, considérée sans doute, et recevant des cadeaux. Mais les dernières générations acquièrent une grande renommée avec Moulay Abdallah chérif, Sidi el Hadj Larbi, Sidi el Hadj Abdes salem. Ce dernier, qui mourut il y a environ vingt-cinq ans, était marié à une dame anglaise qui habite encore Tanger et qui accomplit beaucoup d'œuvres charitables parmi les Marocains. Ce fut elle qui introduisit la vaccination dans le pays; elle vaccina de sa main plusieurs milliers de personnes. Elle est très aimée et respectée des Européens.

Son mari Sidi el Hadj Larbi, avait eu, de mariages antérieurs avec des indigènes, trois fils qui, à l'époque dont je parle, - vers 1888-1892 - habitaient Ouezzan. Dans mes premiers voyages, je visitais souvent cette province fanatique et fermée et je devins l'ami des deux fils les plus âgés. En 1889-1890, je passai plusieurs mois à leur petite cour religieuse, seul Européen de toute la région.

Cette vie était d'un intérêt passionnant. C'était un défilé ininterrompu de pèlerins qui venaient prier sur la tombe des ancêtres de la famille et apporter des offrandes aux chorfas vivants. Ils arrivaient par douzaines, quelquefois par centaines, hommes, femmes, enfants, avec des grains et d'autres produits du pays qu'ils apportaient en cadeaux à la « maison de la protection », comme cette zaouïa est appelée par les indigènes. Les pèlerins, qui étaient logés et nourris par les chorfas, obtenaient généralement une audience le jour qui suivait leur arrivée. Les chorfas Moulay el Larbi et Sidi Mohammed les recevaient séparément dans le petit jardin enclos de murs, empli de fleurs et bruissant d'eaux courantes ou dans l'un quelconque des patios de la zaouïa.

Souvent Moulay el Arbi s'asseyait près d'une fenêtre basse, devant laquelle les pèlerins défilaient en baisant son vêtement sacré, tandis qu'une offrande en argent, déposée sur le rebord de la fenêtre, était jetée dans une corbeille par le chérif lui-même au moment où le pèlerin continuait son chemin.

Quand toute la bande de visiteurs était passée, Moulay el Larbi comptait le produit des cadeaux reçus. Bien que les sommes ne fussent jamais considérables, car les paysans du Maroc vivaient alors les pires jours de l'oppression, le total des offrandes recueillies pendant l'automne n'était pas négligeable. Les deux frères Moulay Larbi et Mouley Mohammed étaient d'un caractère bien différent. L'aîné était religieux et timide, tandis que son frère était un chasseur et un homme de courage et d'action dont l'influence sur les tribus sauvages de la montagne environnante était grande. Il n'hésitait pas à employer la force quand il pensait que c'était nécessaire ⁽¹⁾. Pendant la période de mon séjour à Ouezzan, la ville était constamment attaquée. Les chorfas avaient organisé une troupe composée de leurs esclaves et de leurs gens pour se défendre, et ces gardes étaient bien armés et bien approvisionnés en munitions.

Quelquefois les attaques étaient vraiment sérieuses bien que les pertes ne fussent jamais considérables. Une fois l'ennemi perdit une douzaine de tués, mais, autant que je sache, c'est le plus gros chiffre qui ait jamais été enregistré. J'étais présent lorsqu'un attentat fut commis contre Moulay Mohammed. Il était assis dans une chambre qui était bâtie au dessus d'une voûte enjambant la rue. A l'autre bout de la pièce deux larges fenêtres s'ouvraient sur le dehors. La rue allait en montant, de sorte que les passants pouvaient voir l'intérieur de la chambre. Moulay Mohammed s'asseyait là souvent entouré d'amis intimes et de serviteurs. Nous étions là une après-midi à boire du thé vert, la boisson nationale du Maroc. Quelqu'un lisait à haute voix une chronique des chorfas, lorsque soudain les vitres des fenêtres éclatèrent aux deux extrémités de la salle et aussitôt nous entendîmes la détonation d'un coup de fusil.

Il y eut un instant de panique parmi les invités mais Moulay Mohammed, sans un instant d'hésitation, ordonna à son cousin de continuer la lecture. La balle avait traversé la chambre manquant de peu le chérif.

Celui qui tira ne fut jamais connu. Le coup avait été tiré du haut de la rue, à une centaine de yards environ de la chambre et aucun éclaircissement ne fut obtenu sur la façon dont il fut tiré.

Ouezzan était le pays de la tragédie. En dehors de l'extraordinaire influence de la famille chérifienne, il n'y avait là aucune espèce de gouvernement. À différentes époques, les sultans avaient bien essayé de supprimer cette juridiction, mais ils n'y avaient jamais réussi; bien qu'elle fût ostensiblement en bons termes avec les chérifs, il y avait entre la famille régnante et celle d'Ouezzan une jalousie très grande. Les serviteurs des chorfas et quelques villages de la campagne étaient considérés comme appartenant à la zaouïa, ne payaient aucune taxe, et échappaient à la juridiction des caïds du sultan. Aussi les froissements étaient-ils nombreux; mais l'influence religieuse des Ouezzaniyn était si forte, et leur nom inspirait une telle crainte qu'en somme les chorfas pouvaient contrecarrer les ordres du sultan.

Moulay Larbi et Moulay Mohammed sont morts depuis longtemps tous deux. L'aîné fut atteint de démence quelques années avant sa mort, et la dernière fois que je le vis, sa folie était caractérisée. Il était assis dans un fauteuil au centre d'un cercle formé par des femmes qui étaient naturellement strictement voilées, mais qui d'après la coutume, n'auraient jamais du se trouver là. En dehors des dames, on trouvait dans la pièce plusieurs moutons vivants et une bande d'oiseaux, grands-ducs et pigeons.,

¹ Il avait été surnommé Bou Zerouatta - le père à la baguette. Son fils le plus connu est Moulay Ali de Mazeria.

Son apparence n'avait guère changé; je remarquai que ses serviteurs témoignaient plus de déférence au chérif atteint de folie qu'ils ne l'avaient fait lorsqu'il était en parfaite santé, car les Orientaux ont beaucoup de respect pour les insensés ⁽²⁾.

Moulay Larbi ne parut pas me reconnaître et resta assis, immobile. Je lui rappelai le mois que j'avais passé dans sa maison en qualité d'hôte et les incidents qui avaient marqué mes nombreuses visites, mais en vain. Il écoutait, mais ne répondait pas, quoique de temps en temps je remarquais sur son visage une expression de gêne.

Je fis un mouvement pour partir, mais avec la main il me fit signe de m'asseoir à nouveau, et j'essayai une fois de plus de rallier les souvenirs épars et vagabonds de mon hôte.

Enfin une lueur passa dans ses yeux et très lentement il dit: « Oui, des lévriers; une quantité de lévriers. »

Il s'était rappelé que, chassant souvent, j'avais toujours possédé un grand nombre de sloughis du pays au temps de mon séjour à Ouezzan. Ce fut tout ce qu'il dit. Il mourut quelques mois plus tard.

On pourra se faire une idée de la sainteté qu'on prêtait à ce personnage même dans sa maison, d'après le récit d'un incident qui survint au cours d'une de mes visites. Une tasse à thé de porcelaine de Chine fut trouvée manquante au moment où le thé venait d'être servi.

Les esclaves furent rassemblés et l'un d'eux fut accusé par le chérif, on doit le dire, sans aucune raison, de l'avoir volée. Il fut sérieusement bâtonné, quand je dis sérieusement bâtonné; cela signifie qu'il reçut une distribution qui aurait sûrement tué un chrétien. La nuit même après que le chérif se fut retiré, je vins voir l'esclave qui, si l'on considère la terrible punition reçue, se portait relativement bien.

Je lui demandai s'il était coupable. La réponse fut émouvante: « Je n'ai pas souvenir d'avoir volé la tasse, mais je dois l'avoir fait puisque le chérif qui sait tout, par Dieu, ne peut se tromper. » La tasse fut retrouvée et l'esclave fut pardonné, mais non sans avoir été sérieusement réprimandé pour n'avoir pas su démontrer son innocence au bon moment.

Moulay Mohammed, le plus jeune des deux frères, mourut avant Moulay Larbi; il mourut d'une maladie longue et douloureuse. Il était de beaucoup le plus séduisant des deux, sportsman énergique et spirituel. Je l'accompagnais fréquemment dans de grandes chasses aux environs d'Ouezzan où l'on abattait des quantités de sangliers, de chacals, de lièvres, de perdrix chassés de leurs repaires par des centaines de rabatteurs.

Souvent ces chasses duraient plusieurs jours, tandis que les nuits se passaient en réjouissances et en fêtes. De beaux jours et de belles nuits !

Le troisième frère, Moulay Thami, eut aussi une fin tragique. Il avait servi dans sa jeunesse dans l'armée française en Algérie et il avait appris à lire et à écrire en français, mais il fut victime de son intempérance.

Il était beaucoup plus jeune que ses deux autres frères, et fils d'une autre femme; ses frères le jalousaient beaucoup et il se plaignait de ne pas recevoir sa part de revenus; il était souvent dans le besoin; quand il avait bu, il devenait extrêmement violent; en dehors de ces circonstances, il était charmant, agréable causeur et d'excellente éducation.

A la longue, la boisson troubla son cerveau et une série d'incidents amenèrent son arrestation. J'étais à l'époque à Ouezzan. Dans une crise d'égarement, il tira d'une fenêtre sur les gens se rendant à la mosquée pour prier. Plusieurs personnes furent tuées, mais son caractère sacré le

² Qu'ils considèrent comme des saints, des gens « visités » par l'esprit divin.

protégeait contre toute sanction. Le peuple de la ville déclara que c'était la volonté de Dieu qui s'était manifestée par l'intermédiaire du chérif; et quelques-uns même envièrent ceux qui avaient reçu la mort de sa main.

On se borna à mettre un soldat en faction devant sa, maison pour protéger les passants du risque d'être tués, La même nuit il m'écrivit une lettre. Elle est sans date, mais c'était en décembre 1889 et elle est écrite en français.

« Mon cher ami,

« Je vous prie de dire à mes frères que je les remercie beaucoup de m'avoir envoyé encore un soldat pour me tuer, parce que, aujourd'hui, j'ai monté dans mon « couba » pour prendre un peu d'air. Comme je regardais, par la fenêtre je voyais un soldat armé de sa carabine, mais comme il m'a dit qu'il ne me fera rien, je l'ai laissé passé tranquillement. Aussitôt il est allé dire à mes frères que j'ai voulu le tuer. Je vous jure par la tête de notre prophète Mohammed si je voudrai faire ça j'ai d'autres endroits où je pourrai tuer tout ce qui passe, mais seulement je ne suis pas fou, j'ai tué ces hommes parce que j'étais ivre, et puis en colère, à cause du voyage et à cause d'une histoire entre moi et un chérif. Je vous jure, mon cher ami, dites à Moulay el Arbi qu'il me rende mon mulet et qu'il m'envoie de l'argent car je crève de faim, moi et ma famille.

«Je vous prie de faire votre possible avec mes frères pour me sauver la vie à moi et ma pauvre mère. Le coup de fusil qu'il m'a donné le soldat ne m'a attrapé.

«C'est comme ça qu'on doit être les frères?»

« MULEY TOUHAMI. »

Il oubliait de dire dans cette missive qu'il avait non seulement tué les gens auxquels il faisait allusion, mais essayé de tuer les fils de ses frères en incendiant la mosquée où ils se trouvaient,

Une nuit de Noël, peu de semaines après ces incidents, je vins voir Moulay Thami qui était devenu sobre et avait retrouvé son esprit. Nous convînmes d'aller à la chasse le jour suivant dès l'aube, et quelques détails seulement de notre partie restaient à régler. Je dînai avec lui, mais en quittant la chambre du premier étage où j'avais mangé, je fus traîtreusement attaqué par le chérif et par ses esclaves. Dans la lutte, je roulai en bas des escaliers; des appels au secours avaient attiré quelques passants et les gens du chérif entendirent des voix dans la rue. Ils s'enfuirent tandis que le chérif disparaissait à l'intérieur de la maison. Après une courte période d'évanouissement, je pus ouvrir la porte et gagner la rue, la figure pitoyable, les vêtements en lambeaux et couvert du sang provenant d'une blessure à la tête, heureusement superficielle, et meurtri partout. Moulay Thami fut incarcéré. Après une période d'emprisonnement à Ouezzan il fut transféré à Tanger, mais il était devenu tout à fait dément, et lorsqu'on l'amena en présence de son père, Sidi el Hadj Abdesselam qui vivait encore à Tanger, il chercha à l'assassiner.

Il fut interné à Tanger, et quelque temps après, il fut enfermé dans un asile d'aliénés en France où il vécut plusieurs années, souffrant d'une étrange obsession pour un musulman puisqu'il croyait être Jésus Christ.

Ouezzan était à cette époque la ville la moins policée du Maroc. Plusieurs meurtres de personnages importants y furent commis. L'impunité presque totale dont les chorfas jouissaient, puisque seul le chef de la famille avait le droit de les punir, favorisait les crimes. Un exemple sera suffisant pour montrer quelle anarchie existait alors.

Un marchand de Fez qui habitait Ouezzan avait une fille réputée pour sa beauté. Un chérif lui demanda la main de cette fille, mais il ne fut pas agréé. Le négociant voulait la marier à un jeune homme de sa ville natale et le chérif était tout à fait « indésirable ». Vint le jour du mariage du jeune Fasi et de la jeune fille.

C'était la nuit et les garçons d'honneur cavalcadaient à la tête du cortège qui était allé chercher la fiancée à la maison de son père. Dans l'« amaria » décorée et parée, espèce de chaise à porteurs posée sur le dos d'un mulet, était la fiancée entourée de ses parents.

Une foule de gens portaient des lanternes et l'air retentissait du bruit des clarinettes et des tambours. Soudain la procession fut attaquée par un groupe de gens qui surgirent d'une rue transversale. Le garçon d'honneur fut tué, les hôtes dispersés, la fiancée portée à la maison du chérif qui séance tenante l'épousa.

Ouezzan, entourée de ses plantations d'oliviers et de ses jardins, est une des villes les plus pittoresques du Maroc. Elle est située sur les pentes occidentales de deux collines jumelles, et jouit d'une vue très étendue sur les chaînes de montagnes qui se succèdent jusqu'aux plus hauts sommets du district de Chechaouen souvent couvent couverts de neige. D'ailleurs à Ouezzan il n'est pas rare de voir la neige. L'inconvénient, c'est que les habitants enlèvent de leurs terrasses la neige accumulée et la jettent dans la rue qui est bientôt complètement obstruée. Située en bordure du pays Djebala, province montagnarde des plus turbulentes, Ouezzan resta longtemps sans être visitée par les Européens. Elle se trouva dans la zone d'influence de la France et fut occupée par les troupes de ce pays en octobre 1920. La ville a perdu beaucoup de son prestige religieux. Partout au Maroc le respect accordé aux familles chérifiennes est en voie de diminution, car les indigènes trouvent que les bénédictions spirituelles qu'ils reçoivent ne sont pas en rapport avec l'offrande pécuniaire consentie pour les obtenir. En fait le temps des chérifs saints est près de finir. Toutefois ils pourraient encore jouer un rôle au Maroc. Leur influence, si elle s'exerce pour le bien, peut être profitable au pays et le fils et le petit-fils de El Hadj Abdesselem donnent un bon exemple. Son petit-fils le plus âgé (1³), qui parle anglais et français à la perfection, est aujourd'hui un brillant aspirant à la nouvelle École militaire des fils de notables à Mekhnès.

Ses plus jeunes frères se préparent à diverses professions dans lesquelles ils peuvent espérer le plus brillant succès pour l'avenir.

Les sectes suivantes sont parmi les plus influentes et celles qui ont le plus d'adhérents.

Derkaoua, serviteurs de Moulay el Arbi ben Ahmed el Derkaoui qui était né vers 1830 et est enterré dans la tribu montagnarde des Beni Zeroual dans la région nord-ouest du Maroc, au nord de Fès. C'était un chérif ou descendant du Prophète, et un étudiant distingué. Lui-même était affilié aux Chadélia, branche de la secte plus connue, des Kadria, serviteurs de Moulay Abd el Kader el Gilani de Bagdad.

L'ordre des Derkaoua est certainement le plus puissant du Maroc. Il a pour règle la poursuite de buts religieux, mais serait capable de jouer rapidement et secrètement un rôle politique.

C'est une secte socialiste et ascétique méprisant toutes les lois humaines et acceptant seulement celles du sultan du Maroc parce qu'il est chérif.

Ils exagèrent la grande doctrine de l'Islam, l'unité de Dieu et considèrent le Prophète et les autres saints comme d'importance secondaire bien qu'ils les respectent. On pourrait peut-être les définir plus exactement en les appelant « les Unitaires » du Maroc.

³ Hassan. En 1905, khalifa du pacha d'Ouzzan, son oncle Moulay Ahmed.

En dehors des nombreux serviteurs qu'elle compte dans les classes moyennes, la secte peut se vanter de posséder comme adhérents de nombreux mendiants professionnels qui se reconnaissent à leurs chapelets formés de grains très gros...

L'influence politique de cette secte aujourd'hui insignifiante est pourtant capable de se révéler instantanément si les circonstances l'exigent.

Exercée dans un but d'apaisement et d'ordre, elle est d'un prix inestimable dans les époques troublées, où non seulement les affiliés sont nombreux, mais elle peut aussi exercer une pression pour diriger le peuple et même. peut agir sur les autres sectes.

D'autre part. si les Derkaoua proclament la guerre sainte contre les Européens et l'influence européenne, leur pouvoir pour allumer l'incendie sera également puissant, en particulier pour stimuler d'autres sectes religieuses plus fanatiques, comme les Aïssaouas et les Hamadchas.

Les Derkaoua semblent être la seule confrérie au Maroc qui ait conservé inviolé le secret de son organisation.

Aïssaouas. - Ce sont les Khoddam ⁽⁴⁾ de Sidi Ben Aïssa. Cette secte date du seizième siècle après J.-C. Le fondateur est enterré à Mekhnès où se tient une grande fête annuelle en son honneur, le jour du Mouloud qui est l'anniversaire de la naissance du Prophète.

Les adhérents de cette confrérie sont en général des gens du peuple, des plus basses classes. Ils se rapprochent beaucoup plus des derviches de l'Orient que des autres membres des confréries marocaines, car, par leurs danses ils se mettent eux-mêmes dans un tel état de frénésie qu'ils dévorent des moutons vivants, du verre, des charbons brûlants, des feuilles de cactus et autres nourritures aussi indigestes. Un grand nombre de légendes de peu d'intérêt sont à l'origine de ces pratiques peu orthodoxes qui sont vues d'un mauvais oeil par les Marocains civilisés et instruits.

Sidi Ben Aïssa est aussi le patron des charmeurs de serpents. Bien que ces Aïssaouas soient capables dans leur folie d'accomplir des excès fanatiques, ils sont généralement dans la vie ordinaire des gens paisibles, respectueux de la loi.

Il y a des zaouïas de cette confrérie dans tout le Maroc. Elles sont dirigées par des cheiks, surveillées par des *moqqadems*. Cette confrérie, dont les buts semblent être très localisés, n'apparaît pas capable de jouer un rôle politique d'une façon impromptue. Elle a un certain nombre d'adhérents exerçant les professions de musiciens, conteurs, charmeurs de serpents. Ceux-ci voyagent de ville en ville et vivent de charité.

Hamadcha. - Ce sont des serviteurs religieux de Sidi Ali Ben Harndouch qui est enterré sur les pentes du Zerhoun près de Mekhnès. Comme les Aïssaouas auxquels ils ressemblent, ce sont généralement de pauvres gens de basse classe. Quand ils sont en état de transe religieuse, ils se taillent la tête avec des hachettes, et lancent en l'air de pesants boulets de canon qu'ils reçoivent sur le crâne. Ils sont capables de fanatisme quand ils sont dans leur état frénétique, mais ce sont de paisibles citoyens dans leur état normal.

Il y a un petit nombre de professionnels qui s'exhibent sur les marchés pour de l'argent.

Taibyïn. - Ce sont les serviteurs de Moulay Taieb, fils de Moulay Abdallah, chérif d'Ouezzan. Moulay Taieb vivait dans les premières années du dix neuvième siècle, il est enterré à Ouezzan.

Les affiliés à cette secte sont ordinairement des bourgeois de classe moyenne. Un membre de cette famille chérifienne est toujours le chef de la confrérie. *Ouled Sidi Ahmed ou Moussa.* -

⁴ Adeptes.

Descendants de Sidi Ahmed ou Moussa. C'est le patron de tous les acrobates. Ce chérif était un descendant de Moulay Idriss et mourut au début du XIII^e siècle. Aucune influence politique d'aucune sorte.

Tidjanlin. - Serviteurs de Sidi Ahmed el Tidjani. Les adhérents de cette secte sont peu nombreux au Maroc, bien qu'ils soient très puissants en Algérie. Confrérie essentiellement religieuse.

Chinguetti. - Ce sont des disciples du chérif Ma el Ainin de Chenguet, dans l'extrême sud du Maroc. La secte fut fondée par ce chérif qui mourut il y a seulement cinq ans. Il avait une grande réputation de sainteté et demeurait toujours voilé. Les sultans Moulay Hassan et Moulay Abd-el-Aziz avaient pour lui le plus grand respect et le renvoyaient chargé de présents à chacune de ses visites à la cour. À sa mort, son fils Mohammed el Hiba lui succéda. Il profita des troubles de 1912 pour se proclamer sultan. Il entra même à Marrakech, la capitale du Sud, mais s'enfuit à l'approche des troupes françaises. Mohammed el Hiba demeura toujours en dissidence, mais il ne s'aventura pas hors des provinces du Sud. Une colonne expéditionnaire l'attaqua en 1917, battit ses disciples qui furent dispersés. Il mourut en 1919.

Qadria. - Ce sont les disciples de Moulay Abd el Kader el Gilani (⁵) de Bagdad, ville où il fut enterré. Cette confrérie a de nombreux adeptes au Maroc, pays que Moulay Abd el Kader est supposé avoir visité. Il mourut au douzième siècle. C'est une secte purement religieuse, différente seulement des autres par les prières récitées, par la position de celui qui prie. L'anéantissement de la personnalité dans l'essence divine par la répétition du nom de Dieu est leur principale théorie. Cette secte présente plus de trace de soufisme que toute autre au Maroc, car elle est originaire de Perse. mais ses pratiques originelles semblent avoir été adaptées à la pensée et aux sentiments des musulmans de l'Occident.

Elle est purement religieuse, et il est difficile de dire si elle peut jouer un rôle politique.

Naceria. - Ce sont les disciples de Sidi Ben Nager qui est enterré à Tamgrout sur l'Oued Draa; c'est une secte essentiellement religieuse et pas dangereuse.

Kittaniin. - Ce sont les adeptes de Sidi Mohammed el Kittani qui mourut sous le bâton par ordre de Moulay Hafid en 1908. Son martyre a augmenté l'ardeur de ses disciples dont le nombre s'accroît, particulièrement à Fez.

En dehors des zaouïas et des confréries, il existe un grand nombre de tombeaux qui sont des lieux de pèlerinage.

On a pour habitude de réserver un jour de l'année pour célébrer la fête de chacun de ces mausolées et une grande foule se réunit dans les « Moussem ».

Dans tout le voisinage, on chôme ce jour-là, et les pèlerins arrivent de partout. Souvent, si la tombe est située dans la campagne, on voit surgir une véritable forêt de tentes autour d'elle.

Voici la liste des principaux tombeaux donnés dans l'ordre de leur importance:

Tombeau de Moulay Idriss dans les montagnes du Zerhoun, mort en 890 après J.-C.

Moulay Idriss à Fez, mort en 827 (?) après J.-C.

⁵ Gilani ou Djilani ou Gilali.

LES CONFRÉRIES RELIGIEUSES

Moulay Abdesselam Ben Mchich. mort au douzième siècle après J.-C. dans les montagnes des Beni Arous, au nord-ouest du Maroc.

Moulay Brahim, dans le district des Gheraïa, sur les pentes nord du Grand-Atlas, au sud de Marrakech.

Moulay Ali, chérif au Tafilalet, mort en 1590.

Moulay Bouchta el 'Khammar en pays Fichtala, au nord de Fez (douzième siècle).

Sebat er Rajel, les sept hommes, les sept patrons de Marrakech.

Moulay Bou Chaïb à Azemmour.

Sidi bou Daoud à Bou Jad dans la plaine du Maroc central.

Moulay Bou Selham sur le rivage du Gharb près de Larache.

Le tombeau et la source chaude de Moulay Yacoub près de Fez.